

« Le Temps des lilas »

Diane Godin

Number 67, 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29370ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Godin, D. (1993). Review of [« Le Temps des lilas »]. *Jeu*, (67), 185–186.

«Le Temps des lilas»

Pièce en trois actes de Marcel Dubé. Mise en scène : André Brassard; décor : André Barbe; costumes : François Barbeau; éclairages : Michel Beaulieu. Avec Sophie Clément (Marguerite), Marcel Girard (le visiteur), Roger Larue (Horace), Pascale Montpetit (Johanne), Denys Paris (l'estimateur), Gilles Pelletier (Virgile), Gilles Renaud (Vincent), Gisèle Schmidt (Blanche) et Gilbert Turp (Roméo). Production du Théâtre du Rideau Vert, présentée du 2 au 27 mars 1993.

Tranquille, insipide

En mars dernier, le Théâtre du Rideau Vert nous présentait *le Temps des lilas*. Après *Florence* au Trident et *les Beaux Dimanches* au T.N.M., le moins que l'on puisse dire de la saison 1992-1993 est qu'elle a renoué avec «le monde de Marcel Dubé». On voulait ainsi, sans doute, faire revivre des

Photo : Guy Dubois.



textes qui dormaient dans les bibliothèques après avoir fait les beaux jours d'un éveil national et, du même souffle, rendre hommage à celui qui, l'un des premiers, a su donner forme et voix à «l'identité silencieuse». Pour ma part, j'applaudirais volontiers à ce genre d'initiative si ce n'était de l'apport discutable que représente un spectacle comme *le Temps des lilas*.

La pièce, créée à l'Orphéum de Montréal en février 1958, n'est pas du meilleur cru. Si l'auteur a voulu peindre le drame de destins individuels qui, hors d'un jardin de paix et de tranquillité, ne rencontrent que leurs espoirs déçus, il n'y réussit qu'avec tiédeur. Le ton un peu mièvre des dialogues tient du mélo plus que du drame, et c'est à se demander si le fameux réalisme de Dubé n'est pas en cause. Cette pièce, lente et discrète comme le parcours de la sève, ne dégage aucune force dramatique : les personnages semblent baignés dans la tranquillité des lieux, en attente de quelque chose, d'une éclosion qui, lorsqu'elle se produit, n'inspire aucune émotion particulière tant la peinture qu'en fait l'auteur reste fidèle à la nature sans éclat d'un «monde ordinaire», où le théâtre n'est pas encore au rendez-vous.

Le spectacle que nous présentait le Rideau Vert n'était pas plus vivifiant. Mises à part les interprétations de Gisèle Schmidt (Blanche), de Gilles Pelletier (Virgile) et de Sophie Clément (Marguerite), les comédiens donnaient cette fâcheuse impression de n'avoir pas su trouver leur personnage. Pascale Montpetit, en Johanne, ne semblait pas toujours à l'aise dans un rôle où la frontière qui sépare la candeur de la maturité se déplace au moindre courant d'air; pour sa part, le Roméo de Gilbert Turp (un petit *bum* farouche mais récupérable) avait toutes les allures de l'insignifiance tant la mollesse

du ton et la délicatesse des mouvements nous décourageait d'y voir quelque vraisemblance; quant à Gilles Renaud (Vincent) — dont l'interprétation figée et récitative était accablante —, il m'a fait l'effet d'un poids lourd stationné au beau milieu d'un champ de fleurs.

La mise en scène ne proposait rien de plus qu'un spectacle sans invention. L'espace scénique déjà convenu ou suggéré par le texte (l'arrière-cour de Blanche et de Virgile avec, comme seules possibilités de déplacements, l'escalier qui mène aux chambres des pensionnaires et la ruelle qui, ici, longe l'avant-scène jusqu'aux coulisses du théâtre) néglige volontairement chacun des points de fuite qui tendent vers l'extérieur au profit d'une vision centrale qui se replie sur elle-même. On voit d'emblée le tableau d'époque auquel, d'ailleurs, Brassard a choisi de rester fidèle, se contentant d'en reconstituer l'image et le cachet. Le résultat est un spectacle sans saveur qui tant sur le plan théâtral qu'anthropologique soulève bien peu d'intérêt.

Diane Godin

«Fuente Ovejuna / Fontaine-aux-moutons»

Texte de Felix Lope de Vega Carpio. Mise en scène et adaptation : Jacques Lessard; assistance à la mise en scène et régie : Nancy Bernier; mise en sons : Bernard Bonnier; décor et accessoires : Carl Fillion; costumes et accessoires : Jean-François Couture; éclairages : Lucien Deschênes. Avec Yves Amyot (le Grand Maître Rodrigo Tellez, un paysan, un soldat), Bobby Beshro (Flores, un paysan), Carol Cassistat (Don Manrique, un fermier), Lorraine Côté (Jacinthe, l'enfant, le maître de jeu), Josée Deschênes (Pascalle), Marie Gignac (Laurence, une paysanne), Gaston Hubert (le roi Ferdinand d'Aragon, Juan Rojo), André Lachance (Esteban), Antoine Laprise (Leonelo, 1^{er} échevin, un conseiller), Linda Lee (la reine Isabelle de Castille, une paysanne), Michel Nadeau (le Commandeur Fernando Gomez, un paysan), Normand Poirier (Alonso, Cimbranos, 2^e échevin), Karl Poirier-Petersen (Barrildo), Patric' Saucier (Mengo), Serge Thibodeau (Fronoso) et Guy-Daniel Tremblay (Ortugno, un paysan). Production du Théâtre Repère, présentée au Théâtre Périscope du 6 avril au 1^{er} mai 1993.

Les échos de l'Histoire

Comédiens et comédiennes envahissent le plateau et nous annoncent qu'ils vont jouer une pièce de Lope de Vega : *Fontaine-aux-moutons*, nom du petit village espagnol où se situe l'action, en 1476. En soulignant la convention théâtrale tout au long de la représentation, le metteur en scène, Jacques Lessard, choisit de créer la distance nécessaire à une lecture de l'œuvre où seront dénoncées l'intolérance et la violence de nos sociétés. Son adaptation québécoise du texte, qui contraste parfois étonnamment avec l'ambiance espagnole recréée, renforce la volonté de Lessard de nous maintenir face au miroir social de notre époque, malgré les siècles qui ont passé depuis le règne d'Isabelle de Castille.

C'est avec une grande économie de moyens que Jacques Lessard nous raconte l'histoire